

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Vivre dans l'éblouissement

Marie-Claire Blais, *Dans la foudre et la lumière*, Montréal, Boréal, 2001, 256 p., 24,95 \$.

François Barcelo, *J'enterre mon lapin*, Montréal, VLB, coll. « roman », 2001, 128 p., 14,95 \$.

Isabelle Gagnon, *Marie Mirage*, Montréal, Remue-ménage, coll. « Connivences », 2000, 150 p., 18,95 \$

Hugues Corriveau

Number 103, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37920ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2001). Review of [Vivre dans l'éblouissement / Marie-Claire Blais, *Dans la foudre et la lumière*, Montréal, Boréal, 2001, 256 p., 24,95 \$. / François Barcelo, *J'enterre mon lapin*, Montréal, VLB, coll. « roman », 2001, 128 p., 14,95 \$. / Isabelle Gagnon, *Marie Mirage*, Montréal, Remue-ménage, coll. « Connivences », 2000, 150 p., 18,95 \$]. *Lettres québécoises*, (103), 20–21.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Marie-Claire Blais, *Dans la foudre et la lumière*, Montréal, Boréal, 2001, 256 p., 24,95 \$.
François Barcelo, *J'enterre mon lapin*, Montréal, VLB, coll. « roman », 2001, 128 p., 14,95 \$.
Isabelle Gagnon, *Marie Mirage*, Montréal, Remue-ménage, coll. « Connivences », 2000, 150 p., 18,95 \$.

Vivre dans l'éblouissement

Écrire au jour le jour, aimer aussi au même rythme.

ROMAN
Hugues Corriveau

COMBIEN DE FOIS FAUDRA-T-IL DIRE LE TALENT EXCEPTIONNEL de Marie-Claire Blais et la grandeur de l'œuvre qu'elle a entreprise avec *La belle bête* ?

Dans la conscience du monde

Marie-Claire Blais écrit depuis 1995 sa deuxième trilogie romanesque ; la première, à la fin des années soixante, *Les manuscrits de Pauline Archange*, avait été consacrée à sa vision d'un Québec opprimé dont elle décrivait les diverses classes sociales dans le but avoué d'en saisir les nuances. Cette fois, avec *Dans la foudre et la lumière*, elle nous livre le deuxième volet de son triptyque d'abord commencé par sa vision américaine dans *Soifs*, et maintenant ouverte au monde, touchant ainsi à son universelle compréhension des êtres. Et ce qui est plus saisissant encore, c'est que l'auteure poursuit en ce deuxième volet avec une égale vivacité, dans une langue remarquable et parfaite, sa description d'une société sur laquelle elle se penche avec aménité. Car il y a bien cela chez Marie-Claire Blais, une

sorte de vision amoureuse des êtres qu'elle décrit, une attention particulière à leur âme, à leurs battements de cœur, dirais-je. Mais il y a plus aussi puisque s'en dégage comme une éthique ; elle rejoint une sorte d'engagement écologique, comme si traversaient cet immense roman des préoccupations exactes face à l'avenir du monde, des dénonciations, les petits riens d'une vie quotidienne discrète mais qui n'en sont pas moins le reflet d'un certain délabrement. Elle incarne donc sa vision en des personnages qu'on a déjà pu connaître dans le livre précédent ; souvenons-nous de Renata, de Mama, de Mère, du Pasteur, mais viennent également une chienne nommée Polly, la petite Jessica à la si touchante vérité, le couple Caroline et Jean-Mathieu, etc. Le tableau est si fourmillant qu'il serait vain d'en chercher l'exhaustivité. Mieux vaut penser que Marie-Claire Blais nous donne à lire un Grand Œuvre (au sens le plus profond du terme), une œuvre qui marquera le début de ce siècle comme on n'en attendait plus guère dans nos lettres. En lisant ce roman — qui comme le précédent ne s'écrit qu'en un seul paragraphe afin de mieux montrer les liens intrinsèques qui rattachent chaque vie humaine, donnant ainsi raison au scientifique qui dit qu'un seul mouvement d'aile de papillon à l'autre bout du monde engendre des milliers de kilomètres plus loin une tempête —, nous avons le sentiment d'entrer dans un maelström aux éclats de mer et de terre, où le bruit du monde rugit ou s'apaise, où le souffle des désirs, des ambitions et des rêves soulève chaque personnage, conscient qu'il est individuellement d'interagir avec la densité d'un monde à l'indéniable tension vitale.

Voilà un grand, un très grand roman qui marque son temps, qui donne à voir la vie et sa pulsation, qui nous permet, ce qui n'est pas peu ni si

fréquent, d'avouer une admiration indéfectible et une attente passionnée pour le troisième volet qui devrait une fois encore marquer l'année de sa parution.

Le soleil à l'écran

Sylvain Beausoleil est muet. Il est aussi débile léger, mais on préfère dire déficient (D A 1). Et c'est l'histoire de sa vie au quotidien que Barcelo nous permet de suivre dans son très touchant roman *J'enterre mon lapin*. Ce livre réussit avec bonheur la transcription d'un langage différent, mal orthographié, hésitant, mais combien juste de cet homme dépourvu et pourtant si riche d'un monde qu'il s'efforce d'interpréter. Riche parce que l'art de cette écriture-ci tient tout entier dans sa vérité, dans sa justesse formelle, dans l'émotion qu'elle suscite. Bien sûr, il y a l'histoire de cet être remarquable d'innocence qu'est Sylvain Beausoleil, mais il y a surtout cette façon qu'il a de traduire son existence, d'en retracer les aléas avec une confiance quasi religieuse dans l'informatique. Parce qu'on lui a dit qu'un traitement de texte savait corriger les fautes d'orthographe, toujours ! Il peut donc se confier à l'écran et « penser », comme il l'écrit, se raconter des histoires simples, les heurts et malheurs, les petits bonheurs aussi, de sa vie au bureau. Puisqu'il est un « inséré », on lui confie les tâches les plus simples, soit coller les enveloppes contenant les avis d'acceptation, de refus ou de mise en attente adressées à d'éventuels greffés d'organes (principalement le cœur ou le foie). Petit métier, s'il en est un, tranquille aussi, sans risque même. En apparence du moins. Barcelo ne se contentant pas de faire se raconter un être d'exception, il le met dans une situation imprévue et à la limite dangereuse, à savoir un trafic ourdi par de sombres et machiavéliques personnages afin de changer le contenu des enveloppes, afin que le refus soit remplacé par une acceptation, contre forte somme évidemment. Or, on croit que c'est Sylvain Beausoleil qui est responsable du choix des lettres. Cette confusion va donc permettre à Barcelo de construire un roman qui touche à la fois au roman policier et au roman d'aventure, mais tout cela en demi-teintes, avec finesse, sans jamais tomber le moindre dans l'in vraisemblable.

Je vous laisse lire ce roman, sans en dire plus, sans vous dévoiler si oui ou non le héros malgré lui se prête au jeu des fraudeurs. Une chose est certaine, voici un roman d'une très grande douceur d'émotion, un roman qu'on aurait souhaité plus long tellement est attachant ce doux rêveur, ce tendre perdu qui écrit comme il croit qu'on le fait toujours. Ainsi, quand il « en perd son latin » (expression à laquelle il n'a rien compris, mais qu'il a su décoder dans la mesure où il sait qu'on utilise cette expression quand on n'y comprend goutte), il se dit toujours qu'il « enterre son lapin ».



Marie-Claire Blais



François Barcelo

Et nous qui nous sommes pris d'amour pour ce doux tendre, il n'est pas question d'enterrer notre lapin avec lui, mais bien au contraire de jouer un peu dans les mots avec la nostalgie d'une poésie d'enfance qui nous fait sourire.

La déesse menteuse

J'ai encore la difficile tâche de parler d'un premier roman. Combien dans ces moments-là aimerait-on s'enthousiasmer, se prendre au jeu de cet apprentissage risqué. Mais ce n'est pas souvent le cas, hélas ! Isabelle Gagnon signe au Remue-ménage un premier roman intitulé *Marie Mirage*, roman ouvertement lesbien. Quoique ce ne soit pas une catégorie littéraire, on se dit par-devers soi qu'à tant le signaler il aurait bien fallu trouver quelque chose, une manière, un propos, un je-ne-sais-quoi qui nous sorte des clichés et ronrons habituels des romans d'amour pompiers, du genre : « je l'ai vu(e) », « je suis « tombé(e) en amour », j'ai « eu le coup de foudre », « elle ou il m'aime enfin », est-ce « pour de vrai » ?, « va-t-il ou elle me quitter ? », et on effeuille encore la marguerite ! Seigneur Dieu !

Une nouvelle auteure nous arrive, elle croit tenir une histoire d'amour exceptionnelle, et la voilà qui se lance dans le petit propos « harlequinien », le bonbon rose et les larmes, les souilleries inquiètes, les troubles du sentiment, et tout le charabia ringard des romans de gares. Mais enfin, tout cela a été écrit cent mille millions de fois ! Pourquoi faut-il croire que le simple fait d'utiliser un « elle » plutôt qu'un « il » y change quoi que ce soit ? Dominique a été quittée par Muriel ! Larmes ! Ça fait deux mois ! Dominique travaille comme serveuse dans des bars lesbiens, là au *Love Her*. Elle y rencontre Marie. Foudroyant hasard qui les mène immédiatement vers une baise effrénée dans les toilettes. Et c'est parti mon kiki ! Dès lors, on connaît tout

d'avance. La Marie est très riche, cache où elle loge, part toujours *subito presto* des jours durant pour un emploi quelconque dont on ne sait trop rien. Et Marie de se dire, le plus sérieusement du monde, après cent dix pages : « Tout se mit à aller très vite dans ma tête. Marie me cachait des choses. J'en étais maintenant persuadée. » (p. 110) Mais le lecteur avait deviné les petites cachotteries trois minutes après le début de leur aventure ! Donc, l'intérêt dramatique de la chose est plus que douteux. Quoiqu'il en soit, le style est à l'avenant :

Une violence inouïe surgit en moi. Je fracassai mon verre contre la table basse. Mon sang se mêla au porto. Mes poings frappèrent mon nez, mes joues, ma bouche. Je pleurais, criais, burlais. J'avais tout misé sur l'amour. La roulette n'avait pas tourné à mon avantage. J'avais tout perdu. (p. 128)

On ne s'embête pas de vraisemblance ici. La scène du cinquième, la main sur le cœur ! Dans un éclair de lucidité qu'on aurait souhaité être celui de l'auteure, Dominique dit :

J'éprouvais de la honte. Honte de n'avoir pas voulu voir la réalité en face. Honte d'avoir imaginé une histoire d'amour à l'eau de rose, de m'être laissée embarquer dans une galère invraisemblable comme une adolescente de quinze ans qui ne connaît l'amour qu'à travers le cinéma et les romans Harlequin. (p. 126)

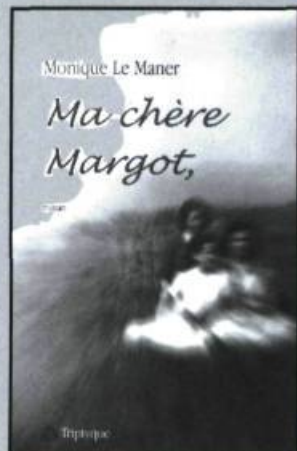
Seul le dynamisme très réaliste de l'écriture donne à ce roman sa qualité intrinsèque ; quant au reste ; *Basta !*



Triptyque

NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2001

www.generation.net/tripty
Tél.: (514) 597-1666



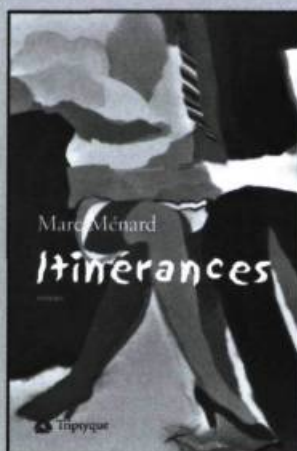
MONIQUE LE MANER
Ma chère Margot,
roman, 192 p., 18 \$

Dominique écrit à son amie Margot après des années de silence. Très vite, une certaine fin d'après-midi est évoquée par des sous-entendus de plus en plus accusateurs. Une fin d'après-midi dramatique où, au début de leur adolescence, dans le sentier qu'elles empruntaient pour revenir de l'école, leur amie Crabe a été retrouvée étranglée... Qui l'a tuée ? Doudou le sait. Margot aussi.



NANDO MICHAUD
Un pied dans l'hécatombe
roman, 241 p., 18 \$

Journaliste à *La Leçon*, calembourgeois incurable, obsédé sexuel léger, François Langlois est envoyé en mission à Québec pour couvrir le carnaval. À la suite d'une beuverie en compagnie de son copain Walter Hégault, il tombe dans un sac d'embrouilles profond comme la bêtise humaine. Mais ce n'est que la pointe du Palais de glace : les cavaliers de l'Apocalypse – rien de moins ! – menacent la capitale.



MARC MÉNARD
Itinérances
roman, 245 p., 20 \$

Roman de la précarité financière et sentimentale porté par un ton doux-amer et un rythme enveloppant, *Itinérances* nous entraîne dans l'histoire d'un jeune couple qui, surgissant en toute lucidité entre un présent insatisfaisant et un avenir qui n'offre que peu d'issues, refuse de baisser les bras.



CARMEN STRANO
Les jours de lumière
roman, 248 p., 18 \$

Roumi vit seule, dans le calme, amoureuse. Pourtant, dès qu'elle pose les yeux sur Raoul, un artiste peintre, elle éprouve pour lui un attrait irrésistible. Être complexe, il se dit perdu dans le temps. Tout aussi épris d'elle, il va arracher Roumi à sa vie et la mener sur des sentiers inconnus où se déploient de vertigineuses perspectives. Jusqu'à ce qu'il recule et perde tout désir... À quelle barrière se heurte-t-il ?